

Les faces cachées d'un quartier

Pierre Ramet

Number 76, Spring 1998

Côte-des-Neiges. Tourisme culturel

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17063ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ramet, P. (1998). Les faces cachées d'un quartier. *Continuité*, (76), 19–22.

CÔTE-DES-NEIGES

1698-1998



Les faces cachées d'un quartier

Côte-des-Neiges célèbre cette année ses trois siècles d'histoire. Territoire agricole, village de tanneurs, puis quartier institutionnel et pluriethnique, il conserve de ses métamorphoses un souvenir plus que des témoins.

par Pierre Ramet

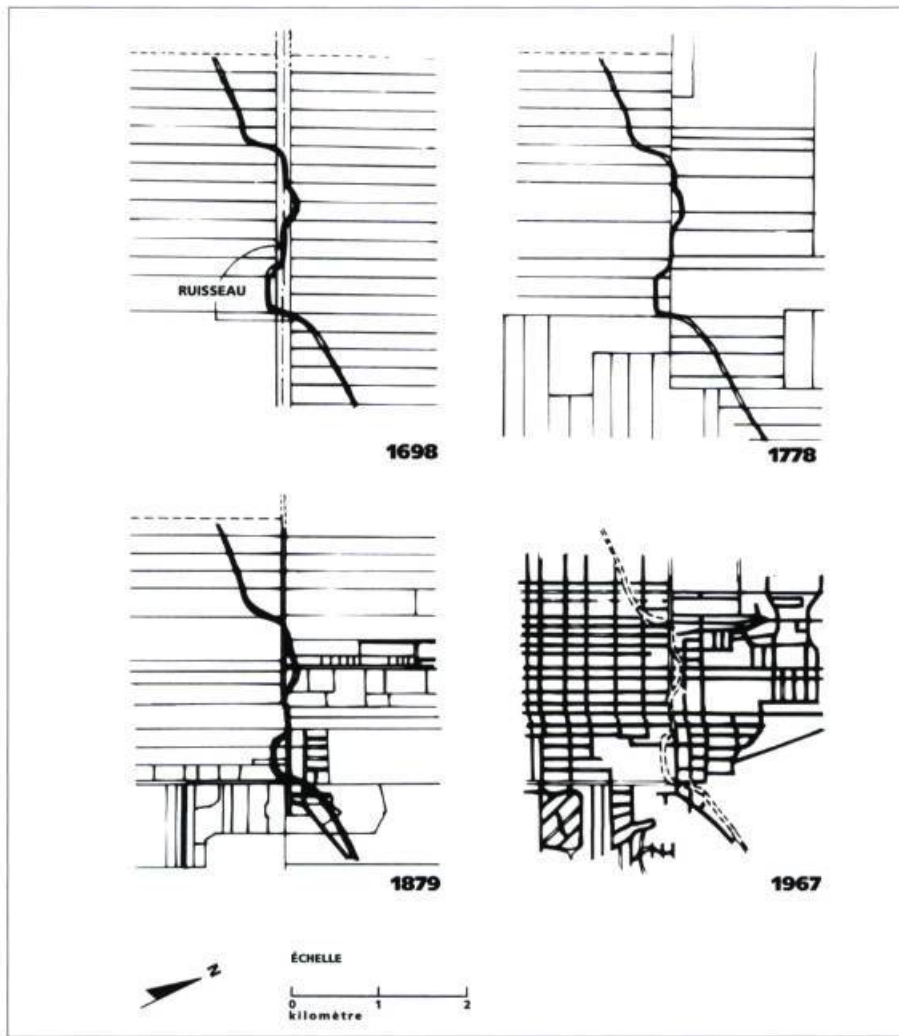
Côte-des-Neiges est l'un des plus vieux quartiers de l'intérieur de l'île de Montréal. En 1698, alors que Ville-Marie, future Montréal, n'existait que depuis 56 ans, les Sulpiciens établissent la côte Notre-Dame-des-Neiges sur le flanc nord-ouest du mont Royal.



Trois cents ans d'histoire, ce n'est pas rien en Amérique, et cette longévité à elle seule mérite considération ne serait-ce que pour prendre la mesure du temps et donner une certaine perspective à nos préoccupations actuelles trop souvent oubliées du passé. Cet anniversaire est aussi l'occasion d'embrasser d'un coup d'œil tout le développement d'un quartier passé, somme toute rapidement, de la côte initiale partagée entre 34 censitaires

Le chemin de la Côte-des-Neiges vu par le peintre James Duncan vers 1830.

Source : Musée du Québec



Évolution de la côte Notre-Dame-des-Neiges en 1698, 1778, 1879 et 1967. Les terres s'alignent dans le sens sud-ouest nord-est, le ruisseau arrosant les terres de part et d'autre.

Source : Jean-Claude Marsan, *Montréal en évolution*, Méridien, 1994.

désigner les côtes de la mer [...] ici les noms de Bourg et de Village sont inconnus; on se sert de celui de côtes, qui sont des seigneuries dont les habitations sont écartées de deux ou trois cents pas les unes les autres et situées sur le rivage du fleuve Saint-Laurent. »

Les premiers établissements français disséminés le long du fleuve ayant pris le nom de côte, qualifié le plus souvent d'un vocable de saint, c'est par analogie que l'on étend ensuite ce terme aux implantations qui s'effectuent à l'intérieur des terres le long d'un ruisseau ou d'un chemin.

Dans l'île de Montréal, un certain nombre de ces dénominations d'origine ont subsisté (Côte-de-Liesse, Côte-Vertu, Côte-Saint-Antoine), parfois raccourcies. Elles désignent aujourd'hui des voies de circulation dont les usagers ignorent généralement l'origine. La toponymie, comme la langue qui l'englobe, constitue une part importante de notre patrimoine, et il est essentiel d'en conserver ou d'en redécouvrir le sens.

Ce n'est pas par hasard que Côte-des-Neiges se développe à cet endroit précis de l'île de Montréal. Le choix délibéré de cet emplacement et la prise en compte de la topographie dans l'attribution des lots continuent aujourd'hui de marquer très nettement l'environnement; encore faut-il pouvoir reconnaître les traces que le passé a laissées.

DU RUISSEAU À LA RUE

Si M. Dollier de Casson, supérieur des Sulpiciens et seigneur de Montréal, demande à l'arpenteur du roi Gédéon de Catalogne de borner des terres pour une nouvelle implantation sur le versant nord-ouest du mont Royal, c'est que le site offre un avantage particulier. On parle à l'époque de la petite montagne (Westmount) et de la grosse montagne (la croix); entre les deux, un ruisseau dévale jusqu'à la rivière des Prairies. Le 8 avril 1698, 34 lots mesurant chacun 2 arpents sur 20 (1 arpent équivaut à 180 pieds, soit un peu plus de 55 mètres) sont délimités de part et d'autre du ruisseau. Cette disposition en arête de poisson permet à chaque censitaire d'avoir accès au ruisseau.

à un quartier animé et coloré de 91 000 habitants.

UNE IMPLANTATION PLUS QU'UNE CÔTE

Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, l'implantation successive des différents établissements après la fondation de Montréal suit la même logique: à l'est comme à l'ouest, au nord comme au sud, on s'établit d'abord en bordure du fleuve. Ainsi, l'île se trouve-t-elle progressivement ceinturée, ce qu'imposaient l'absence de routes et la nécessité de se déplacer en barques. Ce n'est qu'à la fin du siècle que la colonisation de l'arrière-pays montréalais commence: à la côte Saint-Laurent en 1687, à la côte Sainte-Catherine (Outremont) en 1694 et à la côte Notre-Dame-des-Neiges en 1698.

Dans ces diverses appellations, le terme *côte* ne renvoie nullement à la déclivité du terrain, mais constitue une appellation originale en usage au Canada dès les débuts de la colonie. Dans ses récits de voyages, le baron de Lahontan en témoigne de façon explicite dès 1684: « Ce mot de côtes n'est connu en Europe que pour



L'orientation des rues de Côte-des-Neiges ne suit pas la grille orthogonale du territoire métropolitain. Détail d'une carte de l'île de Montréal.

Source : SHCDN

De plus, toutes les terres se trouvent ainsi perpendiculaires à la pente, donc relativement horizontales. Le ruisseau lui-même est doublé d'une commune et longé par le chemin du Roi qui, de redressement en élargissement, deviendra le rectiligne chemin de la Côte-des-Neiges d'aujourd'hui. Quant aux petits chemins perpendiculaires qui mènent au fond des terres, ils se transformeront à l'époque moderne en des rues transversales qui s'échelonnent entre le chemin Queen-Mary et la rue Jean-Talon. Ce découpage initial des terres orientées en gros d'est en ouest est d'autant plus remarquable qu'ailleurs dans l'île l'orientation dominante est plutôt nord-sud, comme l'illustre le cadastre. Trois siècles après que Gédéon de Catalogne a dessiné le premier plan de la Côte-des-Neiges, l'intention primitive est toujours visible dans la trame urbaine du quartier. Le ruisseau, l'élément structurant qui a justifié en quelque sorte l'implantation de nouveaux colons en ces lieux, a pour sa part disparu.

L'eau claire du petit cours d'eau, en plus de servir aux usages domestiques, permet d'arroser les terres en culture. Mais bien vite, le ruisseau attire des artisans grands utilisateurs d'eau : les tanneurs. Dès le début du XVIII^e siècle, de petites tanneries s'établissent à proximité du ruisseau. Au milieu du XIX^e siècle, on en dénombre près d'une cinquantaine : Côte-des-Neiges est surnommé le Village des tanneurs. Pendant près de deux siècles, les cultivateurs et les tanneurs se partagent l'usage du cours d'eau, ce qui ne va pas toujours sans problème. Il faut même recourir à la conciliation au XIX^e siècle et préconiser une alternance grâce à un système de vannes.

Avec les débuts de l'industrialisation, les achats et les successions aidant, une certaine concentration provoque une diminution du nombre des tanneries et, simultanément, un accroissement de leur taille. Dans le même temps, ce qui est resté jusqu'alors une véritable côte, c'est-à-dire un échelonnement d'habitations le long du chemin, devient l'amorce d'un village avec le premier lotissement des terres de James Swail en 1876. Le lieu est fréquenté de longue date, plusieurs auberges s'y étant très tôt établies. On y fait halte à mi-chemin du tour de la montagne, hiver comme été, en traîneau ou en carriole, ou à l'issue d'une exténuante randonnée en raquettes.

L'aménagement du cimetière Notre-Dame-des-Neiges, la construction du col-

lège Notre-Dame-de-Sainte-Croix et le développement du réseau de tramways (*voir l'encadré*) facilitent à la fois la circulation et l'augmentation de la population. Si les relations avec la ville sont devenues plus faciles et plus fréquentes, la vie dans Côte-des-Neiges n'en reste pas moins rurale. Il n'y a évidemment ni aqueduc ni électricité, et encore moins d'égout. Il ne faut dès lors plus très longtemps pour que le ruisseau n'en devienne un lui-même. Et il arrive ce qui n'aurait jamais dû se produire : la pollution, devenue une menace pour la santé publique, entraîne le comblement du ruisseau.

LA MÉTAMORPHOSE D'UN QUARTIER

C'est à cette époque, en 1908 et en 1910, que les deux municipalités, Notre-Dame-des-Neiges et Côte-des-Neiges, qui constituent Côte-des-Neiges depuis 1889 s'annexent à Montréal comme bien d'autres petites municipalités de l'île. C'est là le prix du progrès. Dotée d'égout, d'aqueduc, reliée au réseau électrique et bien desservie par les tramways, Côte-des-Neiges devient une petite banlieue attirante, la campagne à quelques minutes du centre-ville. Entre les deux guerres, l'arrivée des grandes institutions, qui trouvent là de vastes terrains abordables, le calme et l'air pur, oriente résolument la vieille côte vers l'avenir.

En 1928, la venue de l'Université de Montréal et le début de la construction sur la montagne du Pavillon principal par Ernest Cormier vont imprimer au développement du quartier son orientation définitive. Côte-des-Neiges abandonne l'économie rurale et artisanale qui l'a caractérisée pendant plus de deux siècles pour une économie de services étroitement liés aux collèges, aux hôpitaux, à l'Université de Montréal et à l'oratoire Saint-Joseph, qui se dresse en face du collège Notre-Dame.

Au développement urbain correspond évidemment un développement démographique. Et non seulement la population augmente, mais elle se diversifie : aux Irlandais arrivés au XIX^e siècle viennent s'ajouter la communauté juive à partir des années 1930, puis bien d'autres communautés, leur arrivée reflétant les aléas de la politique internationale. Le mouvement s'amplifie après la Deuxième Guerre mondiale tant et si bien qu'aujourd'hui près de deux résidents sur trois sont issus des communautés culturelles (on en compte plus de 80 parlant 110 langues différentes) et

LE PREMIER AQUEDUC

Ce n'est qu'en 1801 que l'on entreprend d'alimenter Montréal en eau depuis l'extérieur en aménageant le premier aqueduc. La Compagnie des propriétaires d'aqueducs de Montréal est créée le 8 avril de cette année-là.

Dès 1805, c'est depuis un étang situé au village de la Côte-des-Neiges qu'on approvisionne les 63 premiers abonnés (qui ne sont pas autorisés à revendre l'eau). Cette eau est amenée par gravité, dans des tuyaux de bois, vers deux réservoirs situés à l'angle des rues Berri et Notre-Dame et à l'angle de la rue Guy et du boulevard Dorchester (René-Lévesque). Bien vite, il apparaît plus efficace de pomper l'eau du fleuve.



Au XIX^e siècle, un ruisseau et un métier, tous les deux disparus aujourd'hui, animent le quotidien du Village des tanneurs.

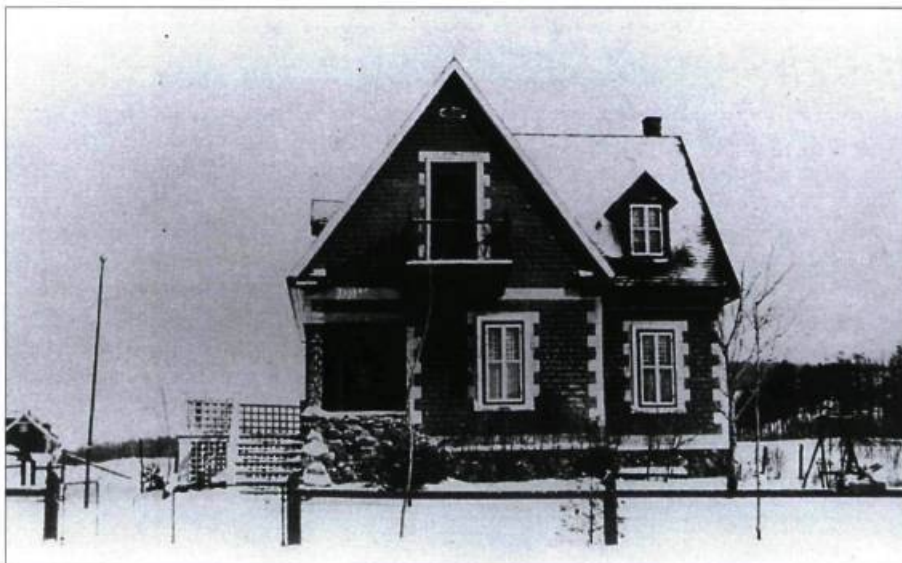
un résidant sur deux est un immigrant. Il est bien loin le temps où les visiteurs anglais venaient en carriole faire découvrir à leurs amis de passage *the french little village...* Côte-des-Neiges est aujourd'hui un quartier urbain des plus vivants. Mais cela n'est pas allé sans contrepartie. Le parcellaire rural a certes été conservé dans ses grandes lignes au fil des siècles, mais l'urbanisme du XX^e siècle l'a intégré sans grande originalité (il en va différemment en périphérie du quartier): Côte-des-Neiges offre souvent un quadrillage régulier et uniforme où les duplex et les triplex, surtout dans « le bas de la Côte », s'alignent d'une manière plutôt monotone.

LE POIDS DES INSTITUTIONS

Certaines rues du « haut », près de l'Université de Montréal, conservent de coquettes petites maisons unifamiliales du début du siècle, vestiges d'un développement moins banal que l'extension du campus a malheureusement stoppé. Ce poids des institutions sur l'évolution du quartier n'a pas eu les effets les plus heureux. Longtemps lesdites institutions comblent leurs besoins de croissance sans grande considération pour le reste du quartier, qu'il s'agisse des hôpitaux, du cimetière ou de l'université. Depuis que Montréal s'est donné un plan d'urbanisme à l'occasion de son 350^e anniversaire, en 1992, une concertation relative s'est établie. La création du site du patrimoine du mont Royal contribue à définir les enjeux, mais pour l'essentiel, le mal est déjà fait.

En effet, chacune de ces grandes institutions élabore un plan de développement en partenariat avec la Ville de Montréal; mais il semble qu'il s'agisse trop souvent d'un simple processus administratif d'acceptation générale des projets prévus de longue date. Pourrait-il en être autrement? Les possibilités d'expansion sont l'une des raisons qui ont attiré ces institutions dans le quartier. Par ailleurs, leur présence même et l'activité économique qu'elles génèrent sont la base de sa vitalité. Dans quelle mesure peut-on jouir des bénéfices sans subir les inconvénients? Y a-t-il un juste prix à payer pour croître?

Le débat n'est pas simple et a tôt fait de soulever la controverse. On l'a vu dans le cas de la construction du nouveau pavillon de l'École des Hautes Études Commerciales sur le chemin de la Côte-Sainte-Catherine. Les passions s'exacerbent et les positions se radicalisent, faussant l'examen



serein du problème et rendant impossible la recherche de solutions satisfaisantes.

Les anniversaires sont faits pour que l'on se souvienne, dit-on; ils peuvent également être l'occasion d'une prise de conscience. Si Côte-des-Neiges a aujourd'hui trois cents ans, son patrimoine est loin d'être proportionnellement représentatif de cet âge vénérable. Ce siècle a souvent sacrifié à l'économie et à la recherche d'une rentabilité immédiate un environnement sagement occupé depuis la fin du XVII^e siècle et un patrimoine lentement constitué. En quelques décennies, les maisons de pierres ancestrales et les victoriennes à boiseries ont été remplacées par des cubes sans grand caractère.

Célébrer le tricentenaire d'un quartier constitue le moment rêvé d'évaluer ce qui, ici et là, lui donne encore une certaine originalité. C'est aussi l'occasion de se convaincre de la nécessité de conserver les éléments les plus valables du patrimoine populaire, d'y sensibiliser la population et les décideurs. C'est là une affaire d'éducation, de patience, et les résultats sont rarement spectaculaires, mais la démarche contribue à développer le sentiment d'appartenance, clef d'une véritable appropriation du patrimoine, la meilleure garantie de sa conservation. Pour la suite de l'histoire.

Pierre Ramet est historien de l'art.

Construite en 1906, la maison Fendall est aujourd'hui menacée par l'environnement urbain et la négligence.

Photo : SHCDN

DU TRAIN AU TRAMWAY

En 1884, la Compagnie de chemin de fer du Parc et de l'Île, Park and Island Railway, installe, en direction de Snowdon, une voie avenues Maplewood (Édouard-Montpetit) et Decelles. Cette ligne de chemin de fer (ce n'est pas encore le tramway) constitue un premier lien entre Côte-des-Neiges et Montréal. La rivalité entre la compagnie des Chars Urbains, ou Montreal Tramways, et la Compagnie de chemin de fer du Parc et de l'Île empêche, jusqu'en 1919, les tramways de Montréal de se rendre à la Côte-des-Neiges.